

Lou relodzo a Gédéon

Autor(en): **Ele P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 27

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221139>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMAÏDE
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LES VACANCES

VOICI l'époque des vacances. Les écoliers comptent, sur le calendrier, les semaines, les jours, les heures qui les séparent encore de l'heureux moment de lâcher le collier et de prendre la clef des champs. Bien des employés de bureau et de commerce les imitent. Et, de façon plus discrète, mais visible tout de même — on a toujours peine à dissimuler ses désirs et ses impatiences — les directeurs et patrons en font autant.

Sans vouloir diminuer en rien l'importance grande et bienfaisante de la loi sacrée du travail, sauvegarde précieuse contre nombre de défaillances ou de passions coupables, il est permis de croire que de temps en temps, il est bon de lâcher la plume, le pinceau ou l'outil pour s'abandonner au repos. Ce repos est salutaire ; il est même nécessaire. Ne rien faire, ne penser à rien, imiter l'indolent Ganymède, chantant :

Ah ! qu'il est doux de ne rien faire,
Quand tout s'agit autour de soi...

cela fait du bien, cela détend ; ça change les idées, à condition, toutefois, de ne pas durer trop longtemps.

Il y a plusieurs moyens de comprendre les vacances. Certains patrons, des employés, même, louent, à la campagne, aux environs de la ville, ou même à la montagne, un appartement, un chalet et s'y installent avec leur famille, pour l'été. Mais, tandis que celle-ci se fixe dans ce logement temporaire et s'en accommode tant bien que mal, le père de famille « fait la navette », comme on dit ; il va et il vient. Il monte le samedi après-midi, par exemple, passe la journée du dimanche avec les siens, puis revient le lundi matin à son bureau ou à son magasin. Il assure ne pouvoir laisser à son personnel, ne fût-ce que pour un jour, la direction de ses affaires. Peut-être aussi, mais il ne le dit pas, a-t-il peine à interrompre ses quotidiennes habitudes citadines : le « rapport » de dix-sept heures et la partie de jazz, de billard ou d'échecs de 20 heures.

Ce n'est pas, croyons-nous, le bon moyen de prendre des vacances. Pour bien jouir de celles-ci, il faut « dételer », dételer complètement, ne plus songer à ses affaires, à ses soucis, changer complètement ses idées. Ces vacances façon, c'est-à-dire entremêlées de travail, ce n'est plus ça. Mieux vaut des vacances courtes, mais complètes que ces demi-vacances.

On met la clef sur la corniche et au revoir les amis ; on n'y est pas ; vous repasserez !

J. M.

L'esprit de Sacha Guitry. — Oui, disait un solide gaillard au cou de taureau, congestionné de colère... nous sommes au-dessus de tout... voilà trente ans que je ne cesse de répéter : « Ce qui compte, ce sont les actes, non les mots ».

Alors Sacha Guitry :

— Sans doute, monsieur, n'avez-vous jamais envoyé de télégramme ?

Fausse vérité. — Lui. — Tu as lu le bouquin que je t'ai apporté l'autre jour ?

Elle. — Heu... oui...

Lui. — Où est-il ?

Elle. — Là, sur ma table.

Lui. — Tu l'as lu ?

Elle. — Mais... oui...

Lui. — Alors... lis-le tout de même.



LOU RELODZO A GÉDÉON

DAIN lou tot villio teimp, on avai pas l'orgouet d'ora, d'avai dé cliio balé peindulé que soumant coumeint dâi cathédralé, et que cein l'est montâ dein dâi cabinet que ne fant pas vergogne, dein lê bio salon. — On avai tot simpliamin dâi relodzo qu'étant ein boué, et que vegnant dé la Forêt naïre. Quand l'étiou on tant sâi pou usâ, faillai bin s'ajusta pou pouâi chaidre dé conta lê coup à mesoura que sounavé, tant fiésai rido dindindindin...

Lou Gédéon l'avai éta élève par sa mère-grand, la villie Salomé, qu'amavé tant son bouébo, quand bin coumeincive dzo à grisonâ.

Pertot lou bliagâvé tant suti. — Vo dio que sa tot féré mon bouébo, faut le vaire budzeilli à l'ovradzo, ne seindoo pas li, que desâi.

Mafâi, quand la Salomé l'a éta prô villie po péta la groula, coumint on dezai dein clii teimp, lou pouro bouébo s'è trovâ tot solet. Po sè dézeimoyi de sa mère-grand, allavé bâire on verro âo café dé la tzerri la demindze né.

Lè mouret dé la maisounetta à Gédéon étant fé avoué dâi lan qu'on vayai chovin lou dzor à travai lê djeint.

On demindze né, qu'étâi on tantinet immourdzi, dâi dzevouno valet po sè divertî l'ant eincoradzi la fellie dâo cabaret de l'amusâ on momin. Voliâvant lâi féré onna petite farça po rire.

Ein avai ion que savâi io méttâi la cliâ dé la porta l'an vito fé on perte dein la parràî, lanci dâo fi rétor, et niâ on bet âo crotset de la sounerie et pu sè sant catsi ein atteindeint lou Gédéon.

Quand l'est arrevâ n'a nion vu, tzantolâvé :

*Grand Dieu ! que je suis à mon aise,
Quand j'ai ma mie auprès de moi,*

sé acheta po sè dévétî, lou relodzo n'avai pas fatta de remontâ.

Tot d'on coup, dindindin, que la fè réchota. Coumeincive à beinna. Mâ, ne pâo pas ître dzo trei z'hâore. I'é mau comptâ. dindindindin ! te déraille bedouma ! te n'a jamé cein fé ! laissez-mé drumi, dindindindin ! Quèi dâo diâbllio este cein ?

Sacrè tiure dé peindula ! as-tou pas prô guelena po on iadzo ? Avoué ton dindindin, là pierré dussant itré avau dû le teimp que sonnè.

Dè colère s'est léva, einpougné son relodzo et crerrrrrr. Lou tiré avau. — Tè, ora ! guelena inque bas se te pâo, que dit.

N'ant pas mé pu terî lou fi rétor.

Adon noutron Gédéon l'a pu drumi et ronclia tantîe âo matin. Vo laissez craire cein que cliâo dzevouno coo l'an risu dé bon tieu sta demindze né et lé dzor d'apri.

Ele P.

Un bon médecin. — Le médecin. — Comment va votre maladie, ce matin ?

Le patient. — Oh ! ma maladie va admirablement... malheureusement, c'est ma santé qui ne va pas fort...

BEUGNET CHEZ KNIE

Beugnet dit l'Africain, parce qu'il avait été, étant jeune, à la légion étrangère, habitait Rouchères, un de nos plus jolis villages du canton. Il était réputé à dix lieues à la ronde pour la facilité qu'il avait à dresser les animaux méchants ou vicieux. Par contre, il n'avait jamais réussi à mettre au pas la Jeannette, sa femme, et il fallait qu'il marche droit, ce qui, dans le cas, n'était qu'un bien pour lui, étant donné qu'il avait la tendance de se mettre en ribotte à l'occasion.

Au village, de grandes affiches placardées sur les murs de la maison communale annonçaient la venue du Cirque Knie à la capitale. En passant, tous les habitants s'arrêtaient devant et les commentaires allaient bon train. — Y vas-tu Eugène ? — Oh, c'est que ça coûte ! — Et toi, Jules ? — Moi, c'est décidé, on y va avec la Sophie, dimanche après-midi, on peut bien s'offrir ça, on turbine assez ! — Si on s'arrangeait d'y aller en bande, on ferait retener nos places à l'avance ! — C'est une idée, on y va, on s'entendra avec ceux qui resteront, pour gouverner. Ils étaient bien une dizaine devant la maison de commune quand passa c'tami Beugnet qui ne put faire autrement que de s'arrêter pour regarder les affiches et prendre part à la conversation.

Jean-Louis de la Condemine qui était un tout fin à l'arbalète attaqua Beugnet en lui disant :

— Tout Beugnet que tu es, tu ferais une triste binette dans la cage aux tigres ou bien celle aux lions !

— Ce serait encore une affaire à voir, dit Beugnet. Il y a des animaux même féroces, qui sont moins dangereux que certaines grandes langues de ma connaissance !

— Pan, dit Caniste à Jean-Louis, droit sur l'œil ! — On dit toujours, répliqua Jean-Louis qu'il n'y en a point à Beugnet, que ci, que ça, j'aimerais assez le voir une fois à l'œuvre !

— Penses-tu peut-être que ça me ferait peur d'y aller dans la cage aux lions ? Si tu me payes le voyage et ma place au cirque, je parie cent francs d'y entrer et de m'y faire obéir !

Jean-Louis hésitait, le voyage, l'entrée au cirque, etc., ça faisait bien assez d'argent.

Les quolibets les plus divers ne tardèrent pas à affluer et il ne savait plus de quel côté se retourner. Il lui vint l'idée suivante :

— Eh bien, messieurs, puisque vous y tenez tant que ça, cotisons-nous pour payer les frais à Beugnet et faisons lui signer un papier comme quoi il s'engage à entrer dans la cage aux lions, à défaut de quoi, il devra nous verser 50 francs et vice-versa, s'il gagne son pari !

Il y eut bien quelques récriminations, mais on finit par s'entendre et ce qui fut dit, fut fait !

Beugnet en descendant le village ne crânait plus tant et se disait, j'ai déjà bien eu fait des boulettes en ma vie, mais ce sera certainement la plus grosse. Et puis, la Jeannette comment va-t-elle prendre la chose ! Elle va m'agoniser tous les jours jusqu'à ce que ce soit passé, aussi, il choisit le bon moment pour lui annoncer l'affaire. Elle avait chanté toute la matinée, elle était de bonne, il pouvait y aller ! Droit après le dîner, ils n'étaient rien que les deux à la cuisine, Beugnet s'aventura à raconter à sa femme ce dont il s'agissait.

Ah mes amis, la réponse ne tarda pas !

— Comment, à ton âge, tu n'as pas honte de te prêter à des plaisanteries pareilles, as-tu bien réfléchi, as-tu pensé une minute à ce que tu faisais, à ta femme, à tes enfants, viens-tu fou ou quoi ? Entrer dans la cage aux lions, aux tigres et pis c'est que, mieux que ça, si tu n'y vas pas, il nous faudra payer cinquante francs, faut-il que tu sois crouille quand même !

Beugnet qui avait essayé toute cette carre sans dire un mot, et qui était profondément vexé de la façon dont sa femme l'avait invecivé, ne put s'empêcher de lui dire :

— En fait de crouille, il y a des lions qui le sont moins que toi !

Jeannette, qui n'était pas habituée aux répliques de son homme, allait bondir sous l'outrage, mais elle sut se maîtriser et estima, qu'offensée comme elle l'était, la meilleure façon de répondre c'était de ne rien dire. Elle lui tourna le dos avec mépris, relava avec rage et le bouda jusqu'au grand jour.

Pendant toute la semaine, Beugnet avait broyé du cirage et mal dormi. Son sommeil était agité, il voyait des lions comme des maisons, des tigres avec des griffes et des dents épouvantables, il lutait continuellement contre eux et se levait éreinté. Le vendredi, après s'être abondamment trempé la tête dans le bassin de la fontaine, avoir mis ses idées au clair, il décida de se préparer pour aller au cirque afin de ne pas passer pour un capon.